CHAPITRE IV

LA SÉDUCTION ET L'ABANDON

« Ce n'est qu'un jeu pour vous, mais c'est la mort pour nous. »

L'abandon résume toutes les souffrances morales pour la femme : perte de l'objet aimé, dédain de sa beauté, préférence accordée à une rivale, humiliation publique rendue plus douloureuse par la crainte de voir sa rivale et le public rire de sa douleur. « Quand j'aurai de la peine aux carmélites, disait Mlle de la Vallière, lorsque Louis XIV l'abandonna et lui préféra Mme de Montespan, je me souviendrai de ce qu'ils m'ont fait souffrir. »

La femme qui aime et qui est aimée est heureuse et fière de l'amour qu'elle inspire. Son amour-propre est flatté des sentiments passionnés qui lui sont témoignés : étant préférée à toutes les autres femmes par celui qu'elle préfère à tous les hommes, elle voit dans cette préférence un hommage à sa beauté, à sa grâce, à son charme. Cet amour qu'elle inspire augmente à ses yeux et aux yeux de tous son mérite ; en se sentant aimée elle trouve de nouveaux motifs de s'aimer elle-même. Si la femme, au contraire, est abandonnée, quel déchirement pour le cœur et en même temps quelle blessure pour sa vanité [1] ! Se croire

(1) Lorsque Catherine de Médicis fit proposer à Elisabeth d'Angleterre, alors âgée de trente ans, une union avec son fils Charles IX, âgé de quinze ans, la reine d'Angleterre répondit qu'elle était trop vieille pour un aussi jeune roi qui la négligerait : « j'aimerais mieux mourir, dit-elle, que de me voir méprisée et délaissée. » (Mignet, *Marie Stuart*, t. I, p. 179.)

belle et être dédaignée, se croire aimée et être délaissée, quelle souffrance pour l'amour-propre ! Perdre l'amour, qui faisait sa joie et son orgueil, qui satisfaisait son besoin de tendresse et son besoin de domination, quel écroulement de ses rêves ! En effet, l'abandon n'est pas seulement la perte de l'objet aimé, c'est le mépris de l'amant, c'est l'humiliation aux yeux de tous. La mort de celui qu'elle aime serait pour la femme délaissée moins cruelle que l'abandon. Si elle le perdait par la mort, elle trouverait du moins quelque douceur à le pleurer ; avec le temps, sa tristesse deviendrait une douce mélancolie.

Mais lorsqu'à la perte de l'objet aimé vient s'ajouter la préférence accordée à une rivale, quel surcroît de douleur ! La souffrance est accrue par le dédain de sa beauté, par l'ingratitude de l'infidèle, par le triomphe de l'autre. Toutes ces souffrances sont résumées dans ce cri déchirant que Phèdre pousse en apprenant qu'elle a une rivale ;

« Œnone, qui l'eût cru ? J'avais une rivale,
« ..... Ah ! douleur non encore éprouvée. »

Cette douleur chez la femme délaissée devient de la rage, de la fureur, à la pensée que celui qu'elle aime et qui la dédaigne aime une autre femme, qu'il est heureux avec elle et par elle. Elle éprouve le sentiment que Racine prête à une de ses héroïnes :

« Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants),
« Ne me paraissait pas le plus grand des tourments. »

Le plus grand des tourments, Corneille nous le dit dans une de ses pièces, qui ont eu le moins de succès, mais où l'on trouve toujours de beaux vers :

« (C'est) voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime,
« C'est un malheur encor plus grand que le trépas [1]. »

(1) Corneille. *Agésilas*, acte I, scène III.

A toutes ces souffrances communes aux femmes délaissées, il faut en ajouter d'autres quand il s'agit d'une jeune fille séduite qui est abandonnée après des promesses de mariage ; celle-là souffre dans son honneur autant que dans son cœur, et plus que dans son orgueil ; ce qui la désespère, ce n'est pas seulement la trahison de son fiancé, c'est la perte de son honneur.

Un grand nombre de jeunes filles se laissent séduire par des promesses de mariage et sont ensuite abandonnées. La poésie, le roman, le théâtre ayant glorifié la séduction, sans s'inquiéter des conséquences qui en résultent pour la femme et l'enfant, beaucoup de jeunes gens ne songent qu'à conquérir l'auréole de Don Juan et ne reculent pas devant les promesses de mariage. Comme l'opinion, très sévère pour la femme séduite, est très indulgente pour l'auteur de la séduction, l'emploi de cette manœuvre frauduleuse paraît tout naturel. Je me rappelle avoir lu dans une procédure cette réponse d'un séducteur, à qui le président demandait s'il avait promis le mariage : « Naturellement, je lui ai promis le mariage. Comment voulez-vous qu'on fasse pour séduire une jeune fille ? » A la campagne surtout, par suite des relations de voisinage une sympathie s'établit entre un jeune homme et une jeune fille, qui travaillent ensemble ou l'un près de l'autre. Avec le temps, cette sympathie devient vive, et le jeune homme peu délicat, qui désire avoir les faveurs de la jeune fille sans avoir la responsabilité de la paternité, lui promet le mariage ; il lui dit qu'il n'aime qu'elle, qu'il n'aura pas d'autre femme qu'elle. La jeune fille résiste d'abord, elle attend qu'on la demande en mariage, mais il lui donne différents prétextes pour ajourner cette demande ; il dit que ses parents ne sont pas encore décidés à lui donner leur consentement, qu'ils ne la trouvent pas assez riche, mais ils sont âgés, ajoute-t-il, après leur mort il pourra tenir sa promesse. Pour vaincre les derniers scrupules de la jeune fille crédule,

il parle de son amour, il dit qu'il est malheureux, il joue la comédie du suicide.

« Il dira qu'il se tue.....
« Mais Clarisse aime mieux le sauver et mourir. »

ALF. MUSSET.

Alors croyant à la sincérité de l'amour qui lui est témoigné, la jeune fille finit par céder : elle est perdue, car elle sera bientôt abandonnée, surtout si une grossesse se déclare. Le séducteur la conduit dans une ville voisine pour faire ses couches, et là, après lui avoir glissé dans la main quelques pièces de monnaie, il lui dit : « Débrouille-toi comme tu le pourras ; ne me parle plus de mariage ; c'est fini entre nous ; ne compte plus sur moi. » La pauvre fille a beau pleurer, prier, supplier, réclamer l'exécution de la promesse de mariage qui lui a été faite, pour rétablir son honneur, et donner un père à son enfant. Le séducteur se sauve devant la menace de ce mariage qu'il a promis, devant la reconnaissance onéreuse de sa paternité ; il reste insensible à la douleur et à la honte de celle qu'il a rendue mère et la laisse même souvent sans secours. La grossesse se passe ainsi dans les pleurs, dans l'isolement. Lorsque son enfant vient au monde, la fille-mère essaie, mais en vain, de toucher le cœur de son séducteur, de réveiller en lui le sentiment paternel ; elle lui parle de l'enfant, de ses gentillesses, de sa ressemblance avec lui ; elle insiste pour le lui présenter, mais lui refuse de le voir, il en parle avec indifférence, comme s'il doutait de sa paternité. Quelquefois cependant continuant à jouer la comédie, il simule pour l'enfant une affection qu'il n'éprouve pas, proteste de son intention de le reconnaître et d'épouser la mère, mais il trouve toujours des prétextes pour ajourner l'exécution de ses promesses. « Qui fait l'enfant, doit le nourrir, » disait un axiome qu'une fille-mère reproduisait, presque textuellement, à son insu, dans une lettre adres-

sée à son séducteur et que j'ai sous les yeux : « Puisque tu as eu le courage de le faire, il faut que tu aies le courage de le nourrir. » Mais le séducteur n'a que le premier courage, il n'a pas le second.

Lorsque la fille-mère abandonne son enfant, il est rare qu'elle en ait eu la première la pensée : c'est l'amant qui le lui conseille, c'est lui qui insiste pour qu'on mette l'enfant à l'Assistance publique, parce qu'il voudrait garder ses ressources pour ses plaisirs.

Parmi les jeunes filles séduites, ainsi abandonnées, les unes se tuent de désespoir, d'autres tuent, quelques-unes tuent et se tuent.

Celles qui se tuent pardonnent toujours à l'infidèle ; avant de mourir elles lui écrivent pour lui faire leurs adieux et leur exprimer leur tendresse pour la dernière fois. « Je ne t'en veux pas, écrit l'une d'elles ; je te dis adieu, mon chéri ; et t'embrasse mille fois, ainsi que notre cher fils. Je te recommande la tombe de ma pauvre mère ; ne la délaisse pas ; ne délaisse pas aussi la mienne. » — « Adieu, soit heureux ! écrit une autre femme abandonnée. Que mon souvenir ne t'accompagne que pour te rappeler que je t'ai adoré... J'avais rêvé d'être heureuse avec toi, tu ne l'as pas voulu, tu m'as menti ; tes mensonges ont été mortels pour moi. J'aurais voulu vivre pour t'aimer. Tu n'as pas voulu. Je meurs en t'adorant. Je te laisse mes cheveux, que tu garderas en souvenir de moi. » — Une autre femme écrit à celui qui l'a abandonnée : « Du jour où j'ai vu que tu ne serais pas mon époux, je n'ai plus eu qu'une seule pensée, mourir. Si je ne puis pas être ta femme, au moins je ne souffrirai plus. »

Rien n'est plus touchant que ces derniers adieux, pleins de tendresse, de pardon, qu'elles murmurent jusque dans leur agonie. Je lis dans une lettre écrite par une jeune fille à son amant infidèle : « Je t'aime toujours, je te pardonne. Adieu, la mort me travaille. » — Voici encore une

lettre écrite par une jeune femme de vingt-trois ans à son amant, qui l'a abandonnée après l'avoir rendue mère d'une petite fille :

« Mon Louis chéri, puisque ta résolution à mon égard est arrêtée, je préfère me donner la mort. T'aimant beaucoup, je ne veux pas souffrir plus longtemps.

Je t'envoie le portrait de ta fille et le mien. Garde-les, mon cher Louis, en souvenir de ton Emma qui t'aimait à l'adoration.

Louis, viens à mon enterrement. Je veux que la dernière personne qui m'embrasse, avant que l'on me mette dans la bière, ce soit toi, mon cher Louis.

Prends bien soin de notre fille et embrasse-la bien pour moi. Si elle te demande de quoi je suis morte, dis-lui que c'est de t'avoir trop aimé.

Je m'empoisonne avec du cyanure.

Adieu, mon Louis chéri, et pardon de tous les ennuis que je te donne.

Adieu pour toujours. Mes meilleurs baisers à toi et à notre fille.

Je veux toujours avoir des fleurs sur ma tombe ; viens-y tous les dimanches avec notre fille. »

La femme délaissée, entraînée à l'infanticide par l'abandon de son amant, pardonne encore souvent à celui qui l'a perdue ; elle n'a pas la force de maudire celui qu'elle continue à aimer. C'est ainsi que, dans *Faust*, Marguerite jetée en prison pour avoir tué son enfant, songe à l'amant qu'elle regrette et se précipite dans ses bras, quand il reparaît. Quelques-unes de ces malheureuses jeunes filles poussent la délicatesse des sentiments, au moment de leur suicide, jusqu'à écrire à leurs parents pour excuser leur séducteur : « Je te prie de ne pas lui en vouloir, écrit une jeune fille à sa sœur, car ce n'est pas sa faute s'il ne m'aime pas et si je l'aime, moi ; je lui pardonne de tout cœur. » — On trouve, il est vrai, dans quelques lettres de femmes délaissées des plaintes et des reproches tels que ceux-ci : « Pourquoi m'avoir trompée ? Pourquoi m'avoir abandonnée ? Pourquoi me faire tant souffrir ? » Mais ces plaintes, ces cris de douleur finissent toujours par des paroles d'amour et de pardon : « Je t'envoie cependant

mon dernier baiser le plus ardent », écrit avant de s'asphyxier une jeune fille abandonnée. Dans la lettre d'adieux qu'elle adresse à son amant avant de se suicider, la femme délaissée pourra commencer par l'appeler « misérable », mais elle finira toujours par lui exprimer tout son amour et son pardon. Une jeune fille, abandonnée par son amant qui lui avait caché son nouveau domicile, étant parvenue à le connaître, pénètre en son absence dans son logement et après avoir déchiré sa photographie qu'elle trouve sur la cheminée, elle se met à écrire la lettre suivante : « Léon tu es un misérable, j'ai enfin trouvé ton adresse. Je pensais l'autre jour que c'était pour m'éprouver. Tu sais que je t'aime cependant. Aussi je préfère me tuer. Excuse-moi de faire cela chez toi. Je t'aime. Je t'adore. Jamais une femme ne t'aimera comme moi. Je t'embrasse une dernière fois. » Puis s'asseyant sur une chaise au pied du lit, elle saisit le revolver qu'elle a apporté et se tire un coup en pleine poitrine. — « Tu as déjà la mort de deux femmes sur la conscience ; souviens-toi du 17 décembre 1896 » (jour de son suicide), écrit une autre désespérée. — Autre lettre : « Quand tu recevras cette lettre, j'aurai cessé de vivre. Je ne puis vivre sans toi, encore moins savoir que tu es avec une autre femme. J'aurais pu vivre si heureuse avec toi. Hélas ! tu ne l'as pas voulu. » — « Je ne peux pas vivre sans toi, écrit une jeune Espagnole, je te dis adieu. Je te donne mille baisers, car je t'ai bien aimé. Adieu donc, mon G... Pardonne-moi de te donner la peine de me faire transporter à la Morgue ; car ce n'est que cela qui m'attend. Pourtant j'aurais bien désiré de mourir sur ton lit, mon G... Si tu m'aimes un peu, souviens-toi des heures que nous avons passées ensemble. Allons, puisque c'est ma destinée, je vais mourir en t'aimant. »

Ce caractère de la femme abandonnée, qui pardonne à l'infidèle et aime mieux souffrir et mourir que faire souffrir et tuer, Racine l'a peint dans Berenice ; elle aussi

pardonne et songe à se donner la mort ; Titus a deviné sa pensée :

« Vous cherchez à mourir ? et de tout ce que j'aime
« Il ne restera plus qu'un triste souvenir. »

N'ayant trouvé dans de nombreuses lettres de femmes délaissées, qui se sont tuées de désespoir, que des paroles d'amour et de pardon pour l'infidèle, je me demande si Virgile n'a pas commis une erreur psychologique en prêtant à Didon, après son suicide, des sentiments de haine contre Enée, qui la rencontre aux Enfers.

« ..... Didon garde un farouche silence,
« Se détourne en fureur de l'objet qui l'offense,
« Et ses yeux, d'où partaient des regards courroucés
« Demeurent vers la terre obstinément baissés. »

Cette persistance de la haine chez Didon ne me paraît pas conforme au caractère de la femme qui se tue et qui pardonne toujours ; elle ne justifie pas non plus le rapprochement que Racine fait dans la préface de *Bérénice* entre la reine de Carthage et la femme abandonnée par Titus, puisque cette dernière pardonne tandis que la première ne pardonne pas. Le caractère de Didon est plutôt celui d'une femme qui tue que le caractère d'une femme qui se tue, car elle est animée contre Enée d'une fureur vindicative et profère contre lui des menaces et des imprécations plus violentes que celles d'Hermione contre Pyrrhus ; elle regrette de n'avoir pas brûlé tous les vaisseaux d'Enée, de n'avoir pas fait égorger tous ses compagnons, de n'avoir pas fait périr son fils et de ne lui en avoir pas servi les restes dans un festin. C'est là plutôt le caractère de Médée que celui de Bérénice.

Le caractère de la femme abandonnée qui se tue diffère complètement du caractère de la femme délaissée qui tue.

La première est une victime douce, tendre, qui souffre en silence, se plaint discrètement, avec amour, et qui, se

laissant gagner par la tristesse qui l'accable, languit, soupire et meurt en pardonnant. La seconde est une furie, qui crie, trépigne, s'arrache les cheveux, menace, frappe, déchire. La mère d'une jeune fille abandonnée, qui avait tué son amant, disait à l'instruction que sa fille, pendant les deux jours qui précédèrent le meurtre, avait crié, pleuré, trépigné en s'arrachant les cheveux. La mère ajouta qu'elle avait fait tous ses efforts pour la calmer, mais que ses conseils n'avaient produit sur elle aucune impression. La femme emportée par la colère n'aime pas les conseils de la raison ; elle dit avec Phèdre :

« Sers ma fureur, Œnone, et non pas ma raison, »

et avec Hermione :

« Tant de raisonnements offensent ma colère. »

L'accusée dont je viens de parler, avait été tellement importunée des conseils de sa mère, qu'elle avait tourné sa colère contre elle et l'avait repoussée avec violence.

La jeune fille délaissée se résignerait souvent à son abandon, si son amant ne se mariait pas avec une autre femme ; elle conservait l'espoir de l'épouser ou tout au moins de le ramener auprès d'elle ; en attendant, elle tâcherait de se consoler avec l'amour de son enfant. « Si tu ne veux pas m'épouser, lui dit-elle, au moins n'en épouse pas d'autre ; ne me force pas à te rencontrer avec une autre femme. » Lorsqu'elle voit qu'elle le perdra pour toujours, qu'elle va rester seule, malheureuse et déshonorée, pendant que son amant sera heureux avec une autre femme, alors affolée par la douleur, torturée par la jalousie, ne tenant plus à la vie, indifférente à tout, à la peine qui l'attend, au scandale qu'elle va provoquer, elle prend pour se venger un revolver ou un bol de vitriol.

Il y a quelques années, le vitriol était l'instrument de vengeance préféré par les femmes abandonnées. Aujourd'hui, elles emploient fréquemment aussi le revolver, qu'elles commencent à manier avec dextérité. Dernièrement à Marseille, une jeune fille dit à son amant, qui songeait à l'abandonner : « S'il t'arrivait de me quitter, pour une autre femme, je te logerais une balle dans la tête. » Au lieu d'une balle, elle lui en logea quatre dans la tête avec une habileté remarquable.

C'est souvent après la publication du mariage de l'amant avec une autre femme ou même pendant la célébration à la mairie ou à l'église, que la femme abandonnée se venge. L'image de cette belle cérémonie, où elle avait rêvé de paraître en robe blanche, heureuse, jolie et fière, aux bras de son fiancé et où une rivale détestée va prendre sa place, fait éclater sa fureur. Hermione ne peut plus se contenir, quand elle entend le récit que Cléone lui fait du mariage de Pyrrhus :

« Je l'ai vu vers le temple où son hymen s'apprête
« Mener en conquérant sa nouvelle conquête,
« Et d'un œil où brillaient sa joie et son espoir
« S'enivrer en marchant du plaisir de la voir. »

Transportée de jalousie, elle s'écrie ;

« Le perfide ! Il mourra ! »

« Quand j'ai appris le mariage de mon amant avec une autre jeune fille, disait une jeune accusée d'Istres, près d'Arles, mon exaspération a été si grande, que j'ai formé le projet de le tuer. J'ai chargé un pistolet, je me suis déguisée en homme et je suis venue me poster le soir à un endroit où je savais qu'il devait passer. Dès qu'il est arrivé, j'ai déchargé sur lui mon pistolet. » — En Provence, comme en Italie, souvent la jeune fille se déguise en homme pour frapper plus sûrement l'amant qui l'a abandonnée ; elle prend les vêtements de son père ou de son frère. M. le Dr Lombroso, qui constate le fait, l'interprète mal en croyant qu'elle prend plaisir à se déguiser en